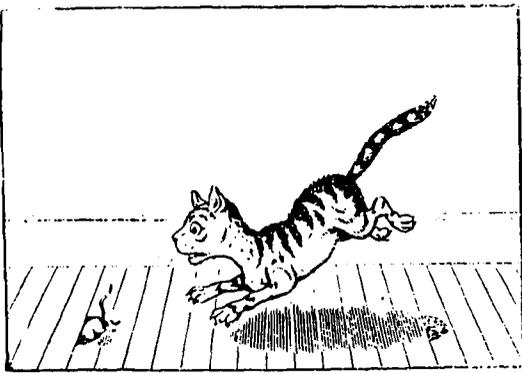
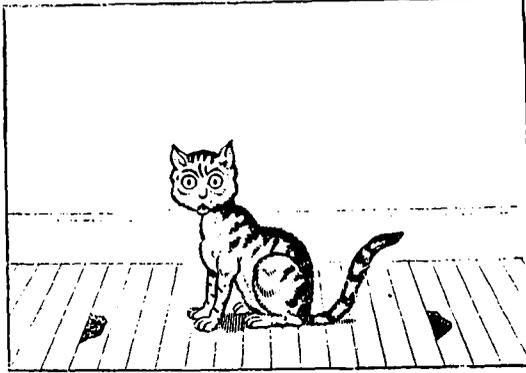


HISTOIRE D'UN CHAT, D'UNE SOURIS ET D'UN VIEUX FROMAGE

LA SCÈNE : Le plancher d'une maison. LES ACTEURS : Le vieux Tom, chat à neuf chevrons, et la jeune Souriquette, une ravissante petite souris, fine com me l'ambre et jolie comme un cœur. Au lever du rideau, Souriquette vient de disparaître dans un trou.



I
Le vieux Tom. — Je me fais vieux et ne cours plus aussi vite, mais l'âge apporte aussi la sagesse et si je n'ai pu l'attrapper, souris ma mie, à la force des jarrets, je vais me rattrapper par la stratégie...



II
... Voyons, réfléchissons. Ah, j'y suis ! Je sais où il y a un vieux morceau de fromage, du raffiné de l'île d'Orléans...

DEBOUT

Où donc est-il le temps de luttés, de batailles,
Où l'on rêvait toujours à de sanglants combats,
Où le cœur jubilait sous les coups, les entailles,
Qui le faisaient saigner, mais ne le tuaient pas ?

L'on marchait sans faillir vers le but de sa vie,
Sans crainte et sans repos, l'on buvait l'Idéal,
La coupe pas encor n'avait donné sa lie,
Son brouvage à nos cœurs ne faisait aucun mal.

C'était le temps heureux de la prime jeunesse,
Où l'on raison montait, au ciel toujours élevant,
Où dans nos calmes nuits, d'une longue caresse
Des rêves toujours purs mettaient l'effacement.

C'était la belle soif de maintes belles choses,
C'était le grand essor vers les routes d'en haut,
L'on aimait la beauté des femmes et des roses
D'un amour clair et pur comme une goutte d'eau.

Le Témiscamingue, P. Q., août 98.

C'était le temps heureux où jamais aucun doute
N'était encor venu faire trembler nos pas,
Délirants, mais tout droit, nous suivions la route,
La route des clartés où l'on ne tremblait pas.

Mais hélas, c'est fini la belle chevauchée,
C'est fini le beau rêve et le superbe effort,
Comme une belle fleur à sa tige arrachée
Peut être pour toujours, l'Idéal est bien mort.

Mais qu'importe pour moi, je garde l'espérance
De ressentir encor l'effort vers l'Idéal
Frissonner en mon être. — Que me fait l'impuissance
D'aujourd'hui — car demain sera parti mon mal.

Demain, je le pressens, redebout sur ma route,
Je ferai le chemin, le chemin d'autrefois
Et c'est pourquoi j'attends, sans larmes et sans doute,
Les splendeurs qu'en esprit largement j'aperçois.

B. DE FLANDRE.

ALGER

Féerie incarpérée et qui ravit l'esprit ! Alger a passé mes attentes. Quelle est jolie, la ville de neige sous l'éblouissante lumière ! Une immense terrasse longe le port, soutenue par des arcades élégantes. Au-dessus s'élèvent de grands hôtels européens et le quartier français, au-dessus encore s'échelonne la ville arabe, amoncellement de petites maisons blanches, bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des rues qui ressemblent à des souterrains clairs. L'étage supérieur est supporté par des suites de bâtons peints en blancs ; les toits se touchent. Il y a des descentes brusques en des trous habités, des escaliers mystérieux vers des demeures qui semblent des terriers pleins de grouillantes familles arabes. Une femme passe, grave et voilée, les chevilles nues, des chevilles peu troublantes, noires des poussières accumulées sur les soeurs.

De la pointe de la jetée le coup d'œil de la ville est merveilleux. On regarde, extasié, cette cascade éclatante de maisons dégringolant les unes sur les autres du haut de la montagne jusqu'à la mer. On dirait une écume de torrent, une écume d'une blancheur folle ; et, de place en place, comme un bouillonnement plus gros, une mosquée éclatante luit sous le soleil.

Partout grouille une population stupéfiante. Des jeux innombrables,

vêtus d'une simple chemise, ou de deux tapis cousus en forme de chasuble, ou d'un vieux sac percé de trous pour la tête et les bras, toujours nu-jambes et nu-pieds, vont, viennent, s'injurient, se battent, vermineux, loqueteux, barbouillés d'ordure et puant la bête.

Tartarin dirait qu'ils sentent le "Teur" ("Turc) et on sent le Teur partout ici.

Puis il y a tout un monde de mioches à la peau noire, métis de kabyles, d'arabes, de nègres et de blancs, fourmilière de cirours de bottes, harcelants comme des mouches, cabriolants et hardis, vicieux à trois ans, malins comme des singes, qui vous injurient en arabe et vous poursuivent en français de leur éternel "cié mosieu." Ils vous tutoient et on les tutoie. Tout le monde d'ailleurs ici se dit "Tu". Le cocher qu'on arrête dans la rue vous demande : "Où je te mènerai toi". Je signale cet usage aux cochers parisiens qui sont dépassés en familiarité.

J'ai vu le jour même de mon arrivée un petit fait sans importance et qui pourtant résume à peu près l'histoire de l'Algérie et de la colonisation.

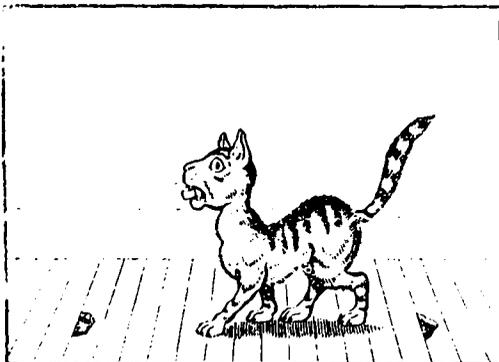
Comme j'étais assis devant un café, un jeune moricaud s'empara de force de mes pieds et se mit à les cirer avec une énergie furieuse. Après qu'il eut frotté pendant un quart d'heure et rendu le cuir de mes bottines plus luisant qu'une glace, je lui donnai deux sous. Il prononça "mési mosieu" mais ne se releva pas. Il restait accroupi entre mes jambes, tout à fait immobile, roulant des yeux comme s'il se fût trouvé malade. Je lui dis : "Va t'en donc, arbio." Il ne répondit point, ne renvua pas, puis, tout à coup, saisissant, à pleins bras, sa boîte à cirage, il s'enfuit de toute sa vitesse. Et j'aperçus un grand nègre de seize ans qui se détachait d'une porte où il s'était caché et s'élançait sur mon cirer. En quelques bonds il l'eut rejoint, puis il le gifla, le fouilla, lui arracha ses deux sous qu'il engloutit dans sa poche et s'en alla tranquillement en riant, pendant que le misérable volé hurlait d'une épouvantable façon.

J'étais indigné. Mon voisin de table, un officier d'Afrique, un ami, me dit : "Laissez donc, c'est la hiérarchie qui s'établit. Tant qu'ils ne sont pas assez forts pour prendre les sous des autres, ils cirent. Mais dès qu'ils se sentent en état de rouler les plus petits ils ne font plus rien. Ils guettent les cirers et les dévalisent." Puis mon compagnon ajouta en riant : "Presque tout le monde en fait autant, ici."

Le quartier européen d'Alger, joli de loin, a, vu de près, un aspect de ville neuve poussée sous un climat qui ne lui conviendrait point. En débarquant une large enseigne vous tire l'œil : "Skating-Ring Algérien" ; et, dès les premiers pas, on est saisi, gêné, par la sensation du progrès mal appliqué à ce pays, de la civilisation brutale, gauche, peu adaptée aux mœurs, au ciel et aux gens. C'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares, brutes il est vrai, mais qui sont chez eux, et à qui les siècles ont appris des coutumes dont nous semblons n'avoir pas encore compris le sens.

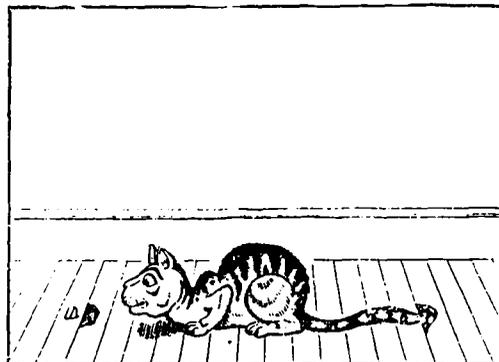
Napoléon III a dit un mot sage (peut-être soufflé par un ministre) : "Ce qu'il faut à l'Algérie ce ne sont pas des conquérants, mais des initiateurs". Or, nous sommes restés des conquérants brutaux, maladroits, infatués de nos idées toutes faites. Nos mœurs imposées, nos maisons parisiennes, nos usages choquent sur ce sol comme des fautes grossières d'art, de sagesse et de compréhension. Tout ce que nous faisons semble

HISTOIRE D'UN CHAT, D'UNE SOURIS ET D'UN VIEUX FROMAGE — (Suite)



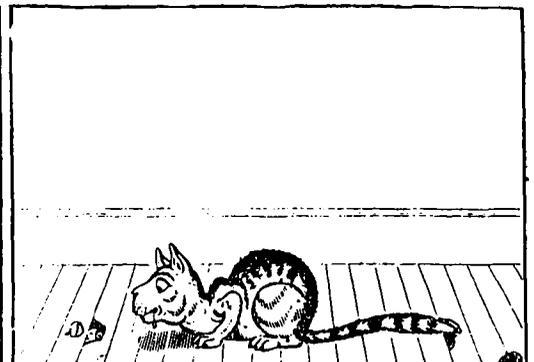
III

... Cette jeune présomptueuse va apprendre à ses dépens que le vieux Tom a encore quelques tours dans son sac. Mais, sapsistis, que ce fromage pue ! Dire qu'il y a des gens qui mangent de ça ?...



IV

... Là, comme ça, près du trou en question et, aussitôt que mademoiselle montrera le bout de son petit museau, crac ! Ne bougeons plus.



V

Souriquette (approchant doucement de l'orifice). — Ça sent bon par ici. Du fromage raffiné, mon idéal ! mais le vieux singe est là et je le sens aussi. On a le nez creux quoique jeune, vieux bandit. Attends un peu, il n'y a pas qu'un trou dans le plancher...